

SOCIETE DES

AUTOMNE-HIVER 1987-1988

ETUDES

CAMUSIENNES

BULLETIN D'INFORMATION N° 16

Chers Amis,

Nous espérons que l'épaisseur de ce Bulletin vous rendra indulgents quant au laps de temps qui le sépare du N°15... Merci de nous excuser de ce retard, dont une des raisons est la lourdeur de la préparation du Colloque de juin 1988 ; nous espérons être en mesure de vous donner tous les détails matériels de l'opération ; mais cela, finalement, n'est pas possible : ce sera pour le Bulletin du Printemps.

\*\*\*\*\*

HOMMAGE A JEAN BLOCH-MICHEL

Par Jean-Yves GUERIN

Jean BLOCH-MICHEL est mort en août dernier, quelques semaines après le Colloque de Nanterre où il avait apporté un témoignage passionné étayé sur la relecture de sa collection de Combat. C'est en 1944 que ce juriste de formation avait fait la connaissance de CAMUS dont il devint très vite l'un des amis les plus fidèles. Son engagement actif dans la Résistance l'avait amené tout naturellement à Combat dont il fut le directeur administratif. Après leur départ simultané du Journal, les deux hommes restèrent très liés. C'est Jean BLOCH-MICHEL qui rédigea l'introduction (c'était d'ailleurs bien plus qu'une introduction) à Réflexions sur la peine capitale. A la fin des années 1950, il défendit son ami isolé et en butte à de vives attaques dans Preuves, Temps présent et Demain dont il fut le directeur. En 1979 enfin, il donna une préface à l'Etranger, Noces, L'Envers

et l'endroit et l'Eté.

Son œuvre d'écrivain gagnerait à être connue. Elle comprend, outre des traductions de Chaïm Potok, Herbert Gold et Fredrica Wagman, une dizaine de titres depuis Le Témoin, que CAMUS avait accueilli dans la collection "Espoir" jusqu'à l'Evanouie, publié en 1985. On citera Les grandes circonstances, La fuite en Egypte, Journal du désordre, Un homme estimable, le Visage nu, le présent de l'indicatif, Frosinia, David et Noémie.

Pour lui rendre hommage, voici des extraits de son intervention au Colloque de Nanterre :

"On m'a dit : Combat est au "Pariser Zeitung". Quand je suis arrivé rue de Réaumur, où l'entrée des camions était barrée avec des rouleaux de papiers, je me suis tout de suite présenté à Pia que je ne connaissais pas. Lui connaissait mes activités dans la région lyonnaise. Je lui ai dit tout de suite que je ne savais rien du journalisme et que je n'avais à offrir que ma bonne volonté. Il m'a demandé de m'occuper de l'administration. Je n'y connaissais rien. Ça n'a pas d'importance, m'a-t-il dit, car si nous prenons un professionnel de l'administration, cela nous coûtera beaucoup plus cher". D'avoir fait des études de droit ne me préparait nullement à ces fonctions. Je reconnais volontiers avoir été un mauvais administrateur. Tous les journaux de la Résistance ont disparu, mais peut-être suis-je responsable du fait que Combat soit mort six mois avant les autres.

Les choses se sont passées ainsi. Tous les jours, le 18, le 19, le 20 août, nous faisons un numéro zéro. Le numéro un, celui du 21 août, a été fabriqué, alors que les Allemands étaient encore dans Paris. Il a été vendu à la criée. Le soir, les vendeurs nous ont apporté l'argent. Le chef des ventes, qui s'appelait Cardinot, m'a alors demandé ce qu'on pouvait faire de cet argent. Nous n'avions ni coffre-fort ni compte en banque. Nous avons donc pour la nuit déposé l'argent dans des corbeilles à papier. Le lendemain ou le surlendemain, dès que cela a été possible, j'ai ouvert un compte à la banque la plus proche. J'ai d'ailleurs dû l'ouvrir à mon

nom. Quelques années plus tard, le fisc m'a demandé pourquoi je n'avais pas déclaré sur mon revenu l'argent que j'avais déposé à ce moment là. Il a fallu que je m'explique. J'ai aussi déposé le titre du journal auprès du greffe du Tribunal, parce que c'était obligatoire. Je l'ai fait en mon nom. Par la suite, les statuts de la société Combat ont été établis. J'ai fait apport du titre sans penser un seul instant qu'il m'appartenait.

Nous n'avions pas à payer les ouvriers mais seulement, tous les deux mois, le compte que nous présentait l'imprimeur. Les imprimeries avaient été nationalisées et mises en commun dans un organisme, la SNEP. Nous traitions avec son représentant dans la maison. On a recruté des inspecteurs de vente et l'affaire a marché normalement.

Les problèmes de gestion sont apparus quand le nombre des lecteurs a baissé. Comme tous les journaux nés de la Résistance, nous avons souffert du manque de papier et des grèves des imprimeries. Certains ouvriers ont alors été d'un parfait cynisme. "C'était plus agréable du temps où on travaillait pour le Pariser Zeitung". C'est un propos que j'ai entendu plusieurs fois. Combat n'a pas voulu se transformer comme l'avait fait Défense de la France en France-soir. Il a tenu à garder son caractère dans une période qui n'était plus celle de "l'illusion lyrique". On s'est trouvé face à de telles difficultés que nous avons cherché un accord avec La voix du Nord puis que nous avons finalement remis le journal à Frénay et Bourdet. Diomède Catroux m'a proposé un million de francs. Le général de Gaulle, m'a-t-il dit, était prêt à nous aider. Il ne posait aucune condition. Mais il était évident pour tout le monde que Combat serait devenu le journal du général. J'ai consulté l'équipe. Pia, Camus, Jacqueline Bernard, Marcel Gimont et moi étions pour le rejet de la proposition. Seul Ollivier y était favorable. Pia était partisan de saborder le journal. Je m'y refusais, pour ma part, car c'eût été mettre du jour au lendemain quarante journalistes, vingt employés et cent vingt typographes sur le pavé."

COLLOQUES

\*\*\*\*\*

COLLOQUES PASSES

"Camus et le Premier COMBAT",

compte rendu par Marie-Thérèse BLONDEAU

Les 14 et 15 mai 1987 s'est déroulé à l'Université de PARIS X Nanterre le colloque "Camus et le premier Combat" sous le patronage de l'Institut de Français et de la Société des Etudes Camusiennes. Il a permis d'établir un dialogue entre des littéraires, des philosophes, des historiens, des acteurs et des témoins de l'époque. Chaque demi-journée était centrée sur un thème précis.

Après l'ouverture des travaux par M. Forestier, Directeur de l'Institut de Français, Marc Martin s'intéresse, dans son exposé "Combat et la presse de la libération" à la période qui va de la première parution du journal le 21 août 1944 au début de Mai 1945, c'est à dire à la fin de la guerre. Il dresse un rapide tableau de la situation de la presse parisienne à la libération, rappelant que certains journaux comme Le Figaro, Le Populaire de Paris, L'Humanité, paraissaient avant guerre, tandis que d'autres comme Libération, Franc-Tireur ou Combat, sont issus de mouvements de la Résistance. Quelle que soit leur origine, tous ont en commun d'être pauvres. Le rationnement du papier les limite souvent à une feuille, voire une demie pendant l'hiver 1944-1945. Marc Martin précise ensuite la place originale tenue par Combat dans le paysage de la presse parisienne. Il se distingue par l'importance et la qualité de ses éditoriaux, signés ou non. C'est un journal d'analyse et d'idées qui prend du recul par rapport à l'actualité et s'intéresse surtout à la vie politique française. Il aborde le thème de l'épuration, qu'il estime nécessaire, mais qui doit aussi être rapide et bien faite. Marc Martin rappelle que la polémique Camus-Mauriac ouverte le 20 octobre 1944 reprend en janvier 1945 au moment du procès de Robert Brasillach. A Mauriac qui demande le pardon au nom de la charité, Camus répond au nom de la justice. Combat veut une rénovation de la vie civique par le renouvellement des élites, ce qui suppose aussi une épuration de la Haute Administration, un renouvellement du personnel politique.

Marc Martin rappelle enfin que Combat prône un journalisme de vérité qui doit conseiller le gouvernement et guider l'opinion. Il voit dans la suppression de la revue de presse fin janvier 1945 le signe de l'échec du journal menacé par d'autres comme Le Monde, près du pouvoir.

Pour Jean-Yves Guérin, Août 1944 marque le début d'une ère nouvelle. Né de la résistance, Combat avait pour modèle implicite Vendredi, fondé par des écrivains et des journalistes en 1935-1936, et un anti-modèle : Paris-Soir. Il existe pour lui un esprit, un style de Combat. Une grande importance est accordée aux enquêtes de terrain et. aux éditoriaux dans lesquels Camus donne son avis. Si la politique intérieure française est privilégiée, la politique internationale n'est pas laissée de côté. Les questions de société sont abordées et une place est faite au sport. Seuls les faits divers sont laissés de côté.

Jean-Yves Guérin voit dans Combat un journal antitotalitaire, qui renvoie dos à dos les totalitarismes de gauche et de droite. Il étudie ensuite longuement la façon dont les politiques de Combat ont affronté le problème communiste puis le rôle stratégique joué par le journal dans le domaine culturel. S'il est ouvert à l'avant-garde, il n'en oublie pas pour autant la littérature plus traditionnelle. Mais il remarque aussi qu'une place plus limitée est réservée aux idées, aux commentaires philosophiques.

Pour Jean-Yves Guérin, Combat fut un journal indépendant, un lieu de débat, une sorte de laboratoire mais il pense aussi que la formule n'était pas viable.

Au cours d'une table ronde qui réunit autour de J. P. Rioux des "anciens" de Combat, Jacqueline Bernard précise que la maquette complète du numéro 1 avait été faite dès Juin 1944 mais que personne bien sûr ne savait quand paraîtrait ce numéro. L'équipe, poursuit-elle, n'occupait pas de local mais se réunissait chez Camus, autrement dit chez Gide. A la question de Paul Viallaneix.: "D'où vient la manchette : "De la résistance à la révolution"? Jacqueline Bernard répond qu'Altmann avait signé dans la revue Franc-Tireur un article intitulé "De la résistance à la révolution" et avait accordé le droit de prendre ce titre. Elle ajoute que Camus adhérerait entièrement à ce sous-titre. Madame Lévi-Valensi fait alors remarquer que Vendredi, hebdomadaire d'avant-guerre, constitue un modèle interne et que Camus avait écrit un article important dans Alger-Républicain, le 28 novembre 1938, au moment de sa disparition.

La séance de l'après-midi, sous la présidence de Philippe Vigier, professeur d'histoire à Paris X, est consacrée à "Combat face à l'événement".

Jeannine Verdès-Leroux, au début de sa communication, "Combat Staline et la Pologne" relève une impression d'ensemble, une certaine confiance vis-à-vis de Staline dans lequel Combat voit un

homme de bon sens et de bonne volonté mais elle note aussi l'absence de clairvoyance du journal à propos

- 6

des événements de Pologne : les faits sont banalisés. Ainsi, un article du 17 octobre 1945 signale que l'Armée Rouge étend sa zone d'occupation. Combat se fait aussi l'écho des arrestations nombreuses après la prise de pouvoir en Pologne, parle dans l'article du 27 Juillet 1946 de "terroristes", mais reste silencieux sur l'arrestation et le procès des leaders de la résistance polonaise ainsi que sur leur condamnation à des peines de prison. Par contre, le journal signale des élections truquées en Janvier 1947.

A propos des crimes antisémites, Combat se contente de publier les propos officiels sans aller au-delà. Bref, la position du journal face à la Pologne manque de netteté. Si les faits ne sont pas tus, ils ne sont pas non plus dénoncés. En fait, Combat dans son profond désir de paix a partagé beaucoup d'illusions de ses contemporains et a cru aux déclarations de Staline.

A la fin de la communication de Jeannine Verdès-Leroux, Paul Viallaneix fait remarquer qu'il existait à l'époque un phénomène de désinformation et de censure et que Combat a fait à peu près tout ce qu'il pouvait, qu'il a donné à réfléchir. Pour lui, il était impossible d'aller plus loin.

Patrick Gallaud a choisi de centrer sa communication "Combat et la guerre d'Indochine" sur les articles du Colonel Bernard. Il s'intéresse aux années 1945 et 1947 et tente de déterminer à partir des éditoriaux non signés et des articles du Colonel Bernard, houille de terrain, bon connaisseur de l'Indochine, Comment cette actualité fut couverte. A plusieurs reprises dans ses articles, le Colonel remet en cause les conclusions de la Conférence de Brazzaville. Il pose le problème du colonialisme et essaie de redonner une image positive du

passé indochinois. Dans son article du 29 Mai 1947, il lâche le mot "indépendance" mais sans rupture. Il pense que les liens doivent subsister entre colonies et métropole.

Mais il fait peu d'allusions aux événements majeurs de 1945 en Indochine et ne commente pas les dépêches d'agence. Bref, il en a une vision assez lointaine. En ce qui concerne l'engagement de Combat, Patrick Gallaud rappelle que l'éditorial non signé du 14 Mars 1945 réaffirme l'esprit de la Résistance.

A la fin de la communication, Guy Basset fait remarquer que l'année 1946 fut décisive en ce qui concerne les relations entre la

France et l'Indochine.

Jean-Pierre Rioux, lui, voit dans Combat une tentative de faire de l'histoire au présent et demande aux "anciens" comment fonctionnait le journal. Jacqueline Bernard explique que quelque chose avait été préparé dans la clandestinité Jean Bloch-Michel, qui sortait de prison, venait du mouvement Combat. Pia le chargea de s'occuper de l'administration. Albert Ollivier, Georges Altschuler avaient été engagés comme rédacteurs. Les services financiers avaient donné deux millions de francs de l'époque mis dans le coffre de Gallimard. Les rentrées de la

7 -

première semaine permirent de payer les ouvriers. On entra au journal non par la rue de Réaumur mais par l'entrée des camions. Le premier numéro fut vendu à la criée et le chef des ventes mit l'argent dans une corbeille à papier !

Le surlendemain, Jean Bloch-Michel alla au tribunal pour déposer le titre à son nom, puis il se rendit chez un conseiller juridique qui établit les statuts de la société, ce qui entraîna en 1946 un conflit avec Frénay. Sur le plan de la gestion, l'affaire marchait avec un chef des ventes et des inspecteurs des ventes. Tous les mois ou deux mois, il fallait payer "l'étoffe" ; l'imprimerie dépendait de la qui réglait les factures. Mais des problèmes se présentèrent : le nombre de lecteurs diminua, le papier manqua des grèves gênantes, en particulier, celles des "rotativistes" se déclenchèrent, Combat ne voulut jamais se transformer comme Défense de la France qui devint France soir. Finalement, fin 1946, début 1947, le journal fut remis à Bourdet. D'autre part existaient des dissensions internes : Pia voulait disparaître, arrêter le journal ; Jean Bloch-Michel ne voulait pas.

Bernard Voyenne précise alors que Claude Bourdet aurait dû diriger le journal après la clandestinité mais qu'il avait été arrêté puis déporté vers Pâques 1944. Bourdet considérait en effet que la direction du journal au grand jour lui revenait. Il avait fait du journalisme avant guerre, avait été au côté de Frénay. D'autre part, Jacqueline Bernard s'était occupée du Journal clandestin à Lyon. Il ajoute que Pia fit entrer Camus à Combat et qu'ils avaient pensé au journal de la Libération après Mai 1944.

A la question de Jean-Pierre Rioux : "Comment les sujets étaient-ils choisis et existait-il un chef des informations générales ?", Bernard Voyenne répond qu'en ce qui concernait son

secteur, la politique étrangère, les dépêches arrivaient chez Pia puis le paquet à la politique étrangère.

Jean-Pierre Rioux demande qui étaient les lecteurs et quelle était leur réaction. Bernard Voyenne répond qu'au début et jusqu'en 1945, le courrier était nombreux. Jean Bloch-Michel précise que la polémique avec les autres journaux indique la place qu'occupait Combat. Bernard Voyenne prétend que les inspecteurs des ventes rapportaient ce qui se disait dans les kiosques. Jean Bloch-Michel le conteste.

Jeannine Verdès-Leroux interroge les "anciens" de Combat la position du journal. Bernard Voyenne répond que c'était un journal de l'individualisme. Aucun des auteurs n'admettait qu'on touche à une virgule ! La conférence de rédaction n'existait pas mais on pratiquait ce qu'il appelle le "système du confessionnal" : Pia prenait les décisions et allait trouver les chefs de service.

S'intéressant à "Camus journaliste et écrivain au temps de "Combat", Jacqueline Lévi-Valensi rappelle tout d'abord que Camus continua son travail d'écrivain d'Août 1944 à Juin 1947, tout en étant rédacteur en chef, mais qu'il ne faut cependant pas confondre l'écrivain et le journaliste, même s'ils ont partie liée. Elle confronte alors des passages des Lettres à un ami allemand avec certains éditoriaux de Combat et y retrouve les mêmes affirmations. Elle note que les échanges les plus nombreux ont lieu avec La Peste. Ainsi la confession de Tarrou forme-t-elle intertexte avec "Ni victimes ni bourreaux".

Jacqueline Lévi-Valensi consacre la deuxième partie de son exposé à l'image de la presse et des journalistes proposée par l'oeuvre. Elle rappelle le rôle joué par une presse préoccupée de sensationnalisme dans l'Etranger, signale le fait-divers à l'origine du Malentendu et redit que dans la Peste la presse n'est pas à la hauteur de ses responsabilités. Dans ce roman, Camus fait le procès de la mauvaise presse, celle de la collaboration, opposée au "journalisme critique" défini par certains éditoriaux de Combat. Puis Jacqueline Lévi-Valensi étudie longuement le personnage de Rambert qui découvre l'exigence morale et la solidarité, reléguant au second plan son exigence individuelle de bonheur.

Jacqueline Lévi-Valensi se demande enfin si l'on peut mettre en parallèle la conception de la politique et de l'art chez Camus. Elle retrouve une unité entre la création camusienne et la



pensée politique exprimée dans les articles de Combat. Ce sont les mêmes revendications de liberté, de justice, de dignité humaine. Que ce soit dans ses oeuvres ou dans ses articles de Combat, Camus ne cesse de réclamer un langage clair et vrai qui permet le dialogue, et redit son refus des "utopies absolues". Il condamne le totalitarisme et tente de définir une pensée politique modeste, modestie que l'on retrouve chez Tarrou. Pour Jacqueline Lévi-Valensi, Camus concilie le journaliste et l'écrivain.

Paul Viallaneix, lui, s'intéresse à Camus éditorialiste, du 21 Août 1944 au 1er Septembre 1945, date qui marque le premier éloignement avant la rupture à venir avec Combat. Il se demande comment des textes d'actualité nés de l'événement peuvent appartenir à une oeuvre littéraire réussie; ces éditoriaux constituent en effet depuis 1950 le tome 1 des Actuelles. Il note qu'avec le premier éditorial de Combat, Camus renoue avec son passé professionnel de journaliste puisqu'il est chargé par le même homme, Pascal Pia, du même emploi qu'à Soir Républicain. Mais les temps ont changé. En 1944, la rédaction d'un journal est devenue l'affaire d'une équipe solidaire. Il note ainsi que le seul pronom en usage sous la plume de Camus éditorialiste est "nous". Le "nous" ne cédera la place au "je" que le 11 Janvier 1945 quand Camus prendra congé de Mauriac. Paul Viallaneix voit dans ce pronom de première personne du pluriel non seulement la reprise d'une déontologie pratiquée dans Soir Républicain, en 1939-1940, mais aussi l'expression de la solidarité. Ce pronom correspond aux positions philosophique, esthétique, éthique de Camus, après les années de guerre. D'ailleurs, Rambert, dans La Peste passe du "je" au "nous". D'autre part, il montre que la plupart du temps Camus ignore l'événement du jour qui n'est pas forcément pour lui celui dont on parle. L'actualité est présente, non prenante, mise à distance, non à l'écart. Il voit dans l'éditorialiste l'homme de l'éphémère. Paul Viallaneix note cependant que Camus ne redevient pas en 1944 le journaliste de 1939. Il se fait de son métier une idée nouvelle qu'il définit avec solennité.

Pour Paul Viallaneix, toute la pensée de Camus à ce moment-là s'ordonne autour de la figure de la révolution, affirmation d'une rupture, sans programme politique. D'éditorial en éditorial s'exprime cette affirmation que le mouvement de révolte de la Résistance doit se prolonger en une révolution. Camus met en scène ce thème tantôt sur le mode oratoire, tantôt sur le mode tragi-comique. Mais, dès le 1er Septembre 1945, il reconnaît qu'il ne croit pas aux "révolutions définitives". "Ni victimes ni bourreaux" est le signe de la révolte,

non plus celui de la révolution, terme usé, déprécié par l'expérience récente de la "révolution nationale", c'est-à-dire le régime de Vichy.

Au cours de la Table ronde, Maurice Weyembergh fait remarquer que Camus en tant qu'écrivain s'échappe à lui-même dans sa création littéraire, et demande à Jacqueline Lévi-Valensi si ce phénomène existe dans son travail de journaliste. Il demande également si on continuerait à éditer Actuelles I si, à côté, Camus n'était pas écrivain.

Jacqueline Lévi-Valensi nuance l'affirmation de Maurice Weyembergh.

Pour elle, des images échappent certes à Camus, mais il fait preuve d'une très grande maîtrise du langage. Paul Viallaneix ajoute que Camus n'est pas un écrivain qui s'échappe aisément. Si dans son oeuvre littéraire la part du contrôle est extraordinaire, ses éditoriaux sont aussi très maîtrisés. Pour lui, Camus était en cela aidé par son expérience de comédien : il faut faire front, on improvise, et dans l'improvisation on finit par s'échapper à soi-même. Ainsi, il pense que le terme de "révolution" a échappé à Camus.

- 10 -

Pour Jacqueline Lévi-Valensi, 1944 ne constitue pas une rupture. "De la Résistance à la Révolution" nous dit qu'il pourrait y avoir une révolution qui ne soit pas en rupture avec la Résistance. Pour Paul Viallaneix, l'erreur de Camus a consisté à penser que la résistance armée pouvait déboucher sur une révolution politique. Mais aucun parti politique n'a intégré la Résistance.

L'après-midi, Joël Roman ouvre la dernière séance présidée par Pierre Caussa, consacrée à "Ni victimes ni bourreaux". Il s'intéresse plus particulièrement à "Histoire/et Utopie" dans cette série d'articles parus en Novembre 1946 dans Combat et repris en 1947 dans Caliban. Il est frappé d'abord par le ton adopté par Camus, l'extrême rigueur du propos. Camus définit de manière stricte le fondement d'une attitude qui restera la sienne par la suite : il refusera toujours les compromis et les compromissions. Il essaie de définir une utopie relative construite sur la ruine des utopies totales. Il condamne à la fois le marxisme et le libéralisme. Pour Joël Roman, la solution proposée par Camus relèverait de la stratégie argumentaire : on ne trouve jamais de justification de l'utopie relative. Pour lui, Camus propose plutôt une contre-utopie.

Pierre Causa lit la communication d'Alfred Grosser "Camus, la politique et les fondements de la morale". Camus, rappelle-t-il d'abord, a toujours placé l'exigence morale au centre de l'exigence politique ; chez lui, la justice passe avant la liberté et la vérité ; le terme de "justice" revient sous sa plume à propos des événements de Sétif le 8 Mai 1945 et "la justice, ici, c'est le respect des principes dont on se réclame dans leur application à ceux qu'on domine". L'interrogation morale centrale chez Camus est : comment être solidaire des victimes sans renoncer au bonheur ? Alfred Grosser trouve une similitude entre cette position et celle des chrétiens. Mais il manque à Camus l'Espérance. Tout comme le Docteur Rieux, Camus refuse "jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés". La politique permet la révolte créatrice contre ce qui fait souffrir et mourir.

Maurice Weyembergh voit dans "Ni victimes ni bourreaux" l'articulation progressive d'une pensée politique. Il redit que pour Camus la fin, c'est-à-dire la révolution, ne justifie pas les moyens et que la révolution morale se double d'une révolution politique. Dans l'article du 5 Janvier 1945, il craint que l'épuration ne soit manquée ; dans celui du 30 Août 1945, il constate qu'elle est manquée, déconsidérée. Pour Maurice Weyembergh, le Camus de l'absurde néglige la dimension politique tandis que le Camus de Combat renonce ou du moins rejette dans ce qu'elle a de spécifique la dimension politique.

Comme le dit fort bien Jean-Yves Guérin en guise de conclusion, l'histoire de Combat, qui s'est écrit dans l'histoire, reste à écrire. Qu'en reste t-il quarante ans après sinon une mosaïque de textes derrière lesquels on cherche des figures ? Tout le monde, dans ce journal, avait du talent, Camus bien sûr, mais aussi

d'autres qui sont devenus célèbres. Combat, c'est d'abord le journal de Pascal Pia qui lit tout, qui corrige tout. Les experts de l'époque ne savent pas trop où placer Combat dans la presse, et aujourd'hui, personne n'occupe sa place. Pendant ses trois ans d'existence, il a posé des questions; son bilan est finalement honorable, ses erreurs imputables aux difficultés, pour un journal pauvre, de collecter les informations.

Quelle fut la place de Camus dans cette aventure ? L'artiste et le journaliste professionnel ne se laissent pas dissocier. Cette période fut riche pour la création camusienne. L'article, lui, devient œuvre. On réédite sans cesse Actuelles I ce qui n'est pas le cas du recueil d'Albert Ollivier. On les étudie à l'Université. Quarante ans après, ses éditoriaux nous parlent encore.

\*\*\*\*\*

#### COLLOQUES FUTURS

Nous vous confirmons le Colloque sur "Camus et le Théâtre" les 2, 3 et 4 Juin 1988 à AMIENS, en dépit des difficultés financières auxquelles nous nous heurtons...

Lorsque nous avons lancé l'idée de ce Colloque et de son "environnement théâtral", nous avons reçu des promesses verbales, très encourageantes, qui n'ont malheureusement pas été suivies des engagements concrets qu'elles supposaient.

Mais nous ne perdons pas espoir de pouvoir, autour du Colloque, proposer des lectures et des spectacles de l'œuvre de Camus.

Actuellement, ont proposé des communications : A.J. ARNOLD, M. AUTRAND, G. BASSET, I. De CASSAGNE, I. COOMBS, J. DARRAS, R. DENGLER-GASSIN, F. FAVRE, R. GAY-CROSIER, J. LE MARINEL, P. MASSON, A. RIZZUTO, J. SAROCCHI, B. SESE, M.F. SCHMIDT, P. VIALLANEIX.

Le prochain Bulletin donnera toutes précisions.

\*\*\*\*\*

Plusieurs membres de la société ont réagi favorablement à la proposition de L. ADJADJI d'envisager un colloque sur "Albert Camus, la culture méditerranéenne et l'idée de culture". Nous attendons vos suggestions.

\*\*\*\*\*

#### PUBLICATIONS

La "nouvelle" Série Albert Camus

Comme nous l'avons indiqué dans le numéro d'été du Bulletin, la série Albert Camus (Editions Minard) a été placée sous la direction de Raymond Gay-Crosier à partir du no. 13. Ce numéro devrait, en principe, paraître au cours de cet hiver et sera consacré aux études comparées et de sources. Si le format général n'en est guère modifié et continue à offrir un noyau d'articles sur un thème général et de



Raymond GAY-CROSIER                      qui se chargera de  
Dept. of Romance                            redistribuer tout  
Languages and                                renseignement reçu  
Literatures  
University of Florida  
GAINESVILLE, FL 32608

Enfin, nous tenons à vous faire savoir que l'ensemble du n° 14 sera consacré au Mythe de Sisyphe. Dorénavant tous les manuscrits devront être soumis à Raymond GAY-CROSIER et suivre strictement l'agencement typographique de la série (voir à ce propos un numéro récent pour de plus amples détails). Les études non retenues seront renvoyées aux auteurs.

\*\*\*\*\*

ACTUALITES BIBLIOGRAPHIQUES

Deux ouvrages, dus à des membres de notre Société, viennent de paraître :

- José LENZINI : L'Algérie de Camus, Edisud, La Calade, AIX EN PROVENCE 125 p. nombreuses illustrations.
- P.F. SMETS : Albert Camus éditorialiste à L'Express (mai 1955 - Février 1956) Cahiers Albert Camus 6, Gallimard, 246 p.

Vous trouverez ci-joints des formulaires de commande, qui vous permettront d'acquérir ces ouvrages à un tarif préférentiel réservé aux membres de la SEC, en vous adressant directement aux éditeurs.

Sharad CHANDRA poursuit ses travaux de traductrice en hindi de l'œuvre de Camus : après Caligula, viennent de paraître, à NEW DEHLI, deux traductions : La Mort Heureuse, Les Justes.

ARTICLES :

André VELTER; "Il y a trente ans, Albert Camus prix Nobel de littérature", dans la rubrique "Dates", Le Monde 25-26 octobre 1987, p. 2.

Geneviève IDT: "Albert Camus et le Premier "Combat", compte rendu du Colloque de Nanterre, in Le Monde, vendredi 29 mai 1987, p. 9.

Nicole RACINE-FURLAUD; "Le Premier Combat de Camus" Vingtième siècle, oct. déc. 1987, pp. 110-112.

J.R. V.P: "Albert Camus éditorialiste à l'Express," Figaro littéraire,

J. GUERIN : Compte rendu:Revue des lettres Modernes, "Albert Camus 12 : la Révolte en question", RHLF Juillet-Oct. 1987, p. 785.

J. GUERIN : Compte rendu "Camus éditorialiste à l'Express, Esprit, décembre 1987. REVUE : Impressions du Sud, Eté-automne 1987, n° 15-16.

Au sommaire :

Souvenirs d'Edmond Charlot

- La vie culturelle à Alger entre 1900 et 1950,  
par A. POTIE (compte rendu du colloque de Janvier  
87 à MONTPELLIER).

Editeurs d'Alger dans les années 30-50.

(On peut se procurer cette revue (qui coûte 30 F), Hôtel d'Estienne de Saint-Jean, 17, av. Gaston de Saporta - 13000 AIX EN PROVENCE.)

On trouvera la mention de Camus in :

Michel WINOCK : Chronique des années soixante, Le Seuil, 1987, pp. 17-21.

Simone GOYARD-FABRE, Philosophie politique XVI°-XX° siècle, PUF, 1987, p. 496-501. (Sur L'Homme révolté).

J. VERDES-LEROUX nous signale deux références anciennes, mais intéressantes : Mario VARGAS-LLOSA : "Les Carnets de Albert Camus", Casa de Las Americas, I<sup>ve</sup> année, 24, mars-juin 1964, pp. 46-49.

J. BLOT : "Entretien avec Tvardovski" (éditeur d'Une journée d'Yvan Dessinovitch) Preuves, fév. 1966, pp. 66-70 (Tvardovski déclare : "J'aime Camus" et salue son "humanisme").

#### EMISSIONS RADIOPHONIQUES :

- France-Culture, 20 mai 1987, "Le bon plaisir" de Maurice Nadeau ce dernier a évoqué Camus et le travail à Combat, les relations Gide-Camus.

France-Culture - Spécial Albert Camus, 27 juin 1987, "Littérature pour tous" de Françoise FAVIER et Denise ALBERTI.

Rediffusion : France-Culture, 5 août 1987, "Un honnie, une ville : Albert Camus à Alger", émission de Jean MONTABELTI, déjà diffusé en 1979 ; avec Jules Roy.

France-Culture, 17 oLLobre 1987, "Chronique sauvage", de Robert ARNAUT : "Camus, l'homme ébloui" ; on a pu entendre la voix de l'écrivain ; témoignages de Bernard CLAVEL, MOULOUDJI, Herbert LOTTMAN.

#### EMISSIONS TELEVISEES

Au cours de l'émission Apostrophes, du 23 octobre 1987, Michel ROCARD a dit son admiration pour Le Mythe de Sisyphe et la

Peste, sa sympathie pour le personnage de Rieux et précisé que dans la querelle de 1952, il s'était senti du côté de Camus. (Ces propos se retrouvent dans Michel ROCARD, Le Coeur à l'ouvrage, Odile JACOB, 1987, p. 18.)

- 15

#### REPRESENTATIONS THEATRALES

: Pour mémoire :

-Théâtre du Prologue : Le Malentendu, mise en scène de D.Weill, Avignon, Le Magasin, du 9 au 22 juillet 1987

-Théâtre Quotidien de Montpellier (TOM) : La Chute, adaptation et mise en scène de Michel Touraille, Salle Molière, Montpellier, du 17 au 29 novembre 1987

Actuellement :

-Théâtre de la Main d'Or (ex-Taï Théâtre), Paris (15 Passage de la Main d'Or, 75011) en alternance : L'Etranger, adaptation et mise en scène d'Alain Illel

-ATB/Théâtre de Beauvais, en répétitions, Le Malentendu, mise en scène de Bernard Habermeyer (membre de notre Société). Création en mars 1988.

#### INFORMATIONS DIVERSES:

Une reproduction de la première page manuscrite de Noces servait d'illustration à l'article "Que deviennent les manuscrits des écrivains d'aujourd'hui ?", in Le Figaro Littéraire du 1er juin 1987, p.XV.

#####

Une rencontre et une exposition sur le thème :  
"Editeurs d'Alger dans les années 30-50 "

##\*.#####

#### LISTE DES MEMBRES ( Décembre 1987)

Signalons que la Section Nord-Américaine de notre Société, "Camus Studies Association" est désormais créée, sous la présidence de Raymond Gay-Crosier (28 adhérents , qui figurent, bien entendu, dans la liste complète de la SEC.)

